

## **Figures et économie biblique de l'acte de foi : vers l'unification entre l'abandon total et l'adhésion objective**

Résumé : L'attention à des figures bibliques de croyants et à leurs opposés typiques permet de retracer une économie biblique de la foi. Se dégagent alors deux composantes essentielles de l'acte de foi : la remise totale de soi à Dieu dans des situations humainement fermées et l'adhésion objective à la vérité salvifique que Dieu révèle. Ces deux dimensions ne sont pas d'emblée unifiées. La trajectoire biblique tend toutefois vers une intégration des deux composantes chez les disciples de Jésus et, plus nettement encore, dans la foi de Marie, mère de Jésus.

Dans l'histoire de l'Alliance, les seuils de perfection se situent au début d'une nouvelle phase d'appropriation progressive. Ainsi, la révélation et l'amitié offertes gratuitement par Dieu à Abraham, à Moïse, à Isaïe, puis à David, sont d'emblée le maximum de ce qui sera vécu dans la période qu'ils inaugurent. L'événement de leur rencontre avec Dieu livre ensuite sa richesse dans leur sillage, avant qu'un autre événement dévoile un nouveau seuil de plénitude, à explorer à travers la phase suivante. L'économie progresse ainsi d'élection en élection, de révélation en révélation, d'événement d'alliance en événement d'alliance. Cette loi de l'économie divine a été soulignée par saint Thomas d'Aquin à propos des phases de la prophétie<sup>1</sup>.

Dans l'ordre de la foi, Abraham et Marie donnent la note de la perfection de la foi, dans l'Ancienne et la Nouvelle Alliance<sup>2</sup>. Il y a une étonnante affinité entre eux. De part et d'autre, leur foi est adhésion totale à la promesse de Dieu. En considérant ces deux figures exemplaires, ainsi que d'autres personnages bibliques affrontés au défi de la foi, nous voyons se dégager les composantes essentielles de l'acte de foi. La foi est foncièrement remise totale de soi à Dieu en des situations fermées, sans issue humaine. C'est la dimension de la confiance et de l'abandon incluant toute la vie, remise à Dieu à travers sa parole ou sa promesse. Chez les disciples de Jésus, l'élan de l'adhésion subjective est toutefois éduqué pour se conformer peu à peu l'identité vraie de celui dont ils reçoivent le témoignage. L'ajustement entre la confiance totale en Dieu et la vérité objective de

---

<sup>1</sup> Voir THOMAS D'AQUIN, *Somme de théologie*, II-II, q. 174, a. 6. Selon l'Aquinate, quant à la connaissance du mystère de Dieu, la prophétie suit trois grandes séquences temporelles : avant la Loi, sous la Loi, sous la grâce. Au sein de chacune de ces périodes s'applique la règle suivante : la première des révélations est la plus haute de l'époque qu'elle ouvre. Ainsi, saint Thomas estime qu'Abraham a connu la toute-puissance de Dieu ; Moïse, sa simplicité ; les Apôtres, la Trinité.

<sup>2</sup> Jerome MURPHY-O'CONNOR, « The Faith of Abraham and the Faith of the Virgin Mary », *American Ecclesiastical Review* 132, 1955, p. 232-238.

celui qui se révèle est mouvementé et onéreux. Cela exige des disciples une nouvelle conversion à la personne de Jésus Christ, comme l'atteste la confession de foi de Pierre.

Dans les pages qui suivent, nous allons dégager les deux composantes de l'acte de foi et montrer qu'elles tendent vers une pleine intégration chez les disciples de Jésus. Notre parcours sélectif est fondé sur un relevé des occurrences du verbe « croire ».

## **I. Abraham et Achaz : deux figures types de l'Ancien Testament**

### **La foi d'Abraham, apprentissage d'une confiance totale dans l'impasse**

Selon le champ sémantique de la foi dans la Bible hébraïque<sup>3</sup>, Abraham est le premier croyant. La foi d'Abraham est une confiance totale en Dieu, dans sa parole et sa promesse. Sans que le vocable de foi intervienne dans le récit de la vocation d'Abraham, ce dernier obéit et part sans délai à l'injonction de YHWH : « Quitte ton pays, ta parenté et la maison de ton père, pour le pays que je t'indiquerai » (Gn 12, 1). L'obéissance est la juste réponse à l'ordre divin. Elle suppose une grande confiance en YHWH, car il n'y a aucune sécurité ni garantie tangibles. La confiance porte conjointement sur YHWH en personne et sur sa promesse : « Je ferai de toi un grand peuple, je te bénirai, je magnifierai ton nom ; sois une bénédiction ! » (Gn 12, 2). Toutefois, à ce stade du récit, la foi d'Abraham n'est pas encore nommée comme telle.

C'est en prélude à l'établissement de l'Alliance qu'Abraham se révèle être celui qui croit. Un tel acte ne va pas de soi, loin de là, dans la situation où se trouve Abraham.

<sup>1</sup>Après ces événements, la parole de YHWH fut adressée à Abram, dans une vision : « Ne crains pas, Abram ! Je suis ton bouclier, ta récompense sera très grande. » <sup>2</sup>Abram répondit : « Mon Seigneur YHWH, que me donnerais-tu ? Je m'en vais sans enfant... » <sup>3</sup>Abram dit : « Voici que tu ne m'as pas donné de descendance et qu'un des gens de ma maison héritera de moi. » <sup>4</sup>Alors cette parole de YHWH lui fut adressée : « Celui-là ne sera pas ton héritier, mais bien quelqu'un issu de ton sang. » <sup>5</sup>Il le conduisit dehors et dit : « Lève les yeux au ciel et dénombre les étoiles si tu peux les dénombrer » et il lui dit : « Telle sera ta postérité. » <sup>6</sup>Abram crut (*aman*) en YHWH, qui le lui compta comme justice. <sup>7</sup>Il lui dit : « Je suis YHWH qui t'ai fait sortir d'Ur des Chaldéens, pour te donner ce pays en possession. » <sup>8</sup>Abram répondit : « Mon Seigneur YHWH, à quoi saurai-je que je le posséderai ? » (Gn 15, 1-8)

À la déclaration initiale du Seigneur, Abraham répond par l'expression d'une déception légitime, qui contraste vivement avec la promesse divine. Comment croire en la promesse d'une descendance (Gn 12, 2), alors que le premier représentant de celle-ci n'est toujours

---

<sup>3</sup> Alphonse MAILLOT, art. « foi », *Dictionnaire encyclopédique de la Bible*, Turnhout, Brépols, 1987, p. 485-500. Toutes nos citations bibliques sont tirées de La Bible de Jérusalem, 2000.

pas venu et qu'il se fait tard. Abraham se voit déjà mourir sans enfant. Du point de vue des signes objectifs d'une première réalisation de la promesse, Abraham est éprouvé, sans espoir ni ressource. Une telle situation est décisive pour percevoir la valeur de la foi d'Abraham.

L'objection d'Abraham est recevable en termes humains. La façon dont elle est exprimée à Dieu manifeste qu'il existe entre eux un climat d'amitié et de confiance. Les paroles inaugurales du Seigneur témoignent aussi d'une relation privilégiée et prévenante : « Ne crains pas, Abram ! Je suis ton bouclier » (Gn 15, 1). Il n'en demeure pas moins étonnant que, dans la situation humainement sans espoir où il se trouve enfermé, la simple parole-promesse de YHWH rencontre la foi ouverte et entière d'Abraham.

En complément de la parole reçue, un regard vers le ciel étoilé est propre à soutenir le sentiment d'entière confiance devant les possibilités indénombrables de Dieu. Devant la promesse de posséder le pays, Abraham demande toutefois un signe ou un témoin qui puisse concrètement soutenir son attente : « à quoi saurai-je que je le posséderai ? » (Gn 15, 8). Et cela se traduit par le rituel de l'alliance, avec un feu qui passe au milieu des animaux apprêtés en sacrifice par Abraham (Gn 15, 9-20).

Si l'on suit l'ordre de la narration dont nous disposons, la suite du récit manifeste qu'Abram écoute la voix de son épouse Sara pour obtenir une descendance par des moyens humains, avec la servante Agar. Une telle combine n'a plus grand-chose à voir avec l'accomplissement de la promesse de YHWH. Ici, Abraham cède à une résolution purement humaine qui entraîne d'ailleurs pas mal de complications. Il faut attendre l'apparition de Mambré pour que Dieu annonce et offre sa propre réalisation effective de la promesse, nonobstant l'âge avancé du couple et l'incrédulité de Sara.

Lorsque Dieu enjoint ensuite à Abraham d'offrir en sacrifice son fils unique, Isaac, l'épreuve est totale puisqu'il s'agit de mettre en péril la première et unique réalisation proprement divine de la promesse. Durant les trois jours de marche, par-delà l'incompréhension et l'épreuve, Abraham paraît maintenir sa confiance totale en Dieu, puisqu'il répond à son fils : « C'est Dieu qui pourvoira à l'agneau pour l'holocauste, mon fils » (Gn 22, 8).

La foi d'Abraham comporte les caractéristiques suivantes : elle émerge dans une situation fermée qui est sans espoir à vue humaine ; elle répond à la parole et promesse de YHWH dans un climat d'amitié puis d'alliance ; elle n'est pas assurée d'elle-même, incluant une objection et un besoin de signe ; elle est adhésion à la parole-promesse et confiance totale en celui qui parle-promet. Reste à agir en cohérence avec une telle foi et cela ne va

pas de soi dans l'attente : Abraham entre dans la foi, mais reste une distance entre l'acte de foi et la vie de foi.

### **La foi demandée à Achaz, seule possibilité de tenir sous la menace**

Dans le livre d'Isaïe, Achaz, roi de Juda est sous la menace d'une coalition du roi d'Aram et du roi d'Israël. Devant l'imminence du danger, « son cœur et le cœur de son peuple se mirent à chanceler comme chancellent les arbres de la forêt sous le vent » (Is 7, 2). Isaïe est envoyé dire à Achaz qu'il ne doit pas céder à la panique. C'est une invitation à la foi comme seule possibilité de tenir dans une situation humainement perdue.

<sup>1</sup>Au temps d'Achaz, fils de Yotam, fils d'Ozias, roi de Juda, Raçôn, roi d'Aram, monta avec Péqah, fils de Remalyahu, roi d'Israël, vers Jérusalem pour porter l'attaque contre elle, mais il ne put l'attaquer. <sup>2</sup>On annonça à la maison de David : « Aram a fait halte sur le territoire d'Éphraïm. » Alors son cœur et le cœur de son peuple se mirent à chanceler comme chancellent les arbres de la forêt sous le vent. <sup>3</sup>Et YHWH dit à Isaïe : Sors au-devant d'Achaz, toi et Shéar-Yashub ton fils, vers l'extrémité du canal de la piscine supérieure, vers le chemin du champ du Foulon. <sup>4</sup>Tu lui diras : Prends garde et calme-toi. Ne crains pas et que ton cœur ne défaille pas devant ces deux bouts de tisons fumants, à cause de l'ardente colère de Raçon, d'Aram et du fils de Remalyahu, <sup>5</sup>parce qu'Aram, Éphraïm et le fils de Remalyahu ont tramé contre toi un mauvais coup en disant : <sup>6</sup>« Montons contre Juda, détruisons-le, brisons-le pour le ramener vers nous, et nous y établirons comme roi le fils de Tabeel. » <sup>7</sup>Ainsi parle le Seigneur YHWH : cela ne tiendra pas, cela ne sera pas ; <sup>8</sup>car la tête d'Aram, c'est Damas, et la tête de Damas c'est Raçôn ; encore soixante-cinq ans, et Éphraïm cessera d'être un peuple. <sup>9</sup>La tête d'Éphraïm c'est Samarie, et la tête de Samarie c'est le fils de Remalyahu. Si vous ne croyez (*aman*) pas, vous ne vous maintiendrez (*aman*) pas. (Is 7, 1-9)

Comme roi de Juda, Achaz est héritier de la promesse de stabilité (*aman*) faite à la maison de David (2 S 7, 13-16 ; Ps 89). Devant la menace, il est enjoint de renoncer aux fausses sécurités politiques. Tandis qu'Aram et Éphraïm sont pilotés par des hommes et pris dans un jeu politique sans aucun avenir, Juda est dépositaire de la promesse de YHWH et doit s'en remettre entièrement à lui. La coalition du moment est vouée à disparaître. Toutefois, dans la situation présente, cela exige un acte de foi totale en Dieu de la part d'Achaz : « Si vous ne croyez (*aman*) pas, vous ne vous maintiendrez (*aman*) pas » (Is 7, 9).

Pour le soutenir devant la radicalité d'une telle foi et confiance, « YHWH parla encore à Achaz en disant : Demande un signe à YHWH ton Dieu, au fond, dans le shéol, ou vers les hauteurs, au-dessus » (Is 7, 10). Achaz se rebelle et refuse de demander un signe, sous prétexte de ne pas tenter Dieu. Cela ne peut s'expliquer que par une décision plus fondamentale : en dépit de la parole reçue de Dieu, Achaz ne veut pas mettre sa confiance

en lui et craint d'être acculé à la contradiction de sa posture par un signe indubitable. Malgré tout, Dieu donne le signe de l'Emmanuel, comme gage du salut pour Juda. À première vue, il s'agit du propre fils d'Achaz. L'annonce dépasse toutefois aussi le contexte présent et renforce l'espérance d'un messianisme royal qui assure la permanence de Juda.

Malgré les promesses et les injonctions, le roi Achaz cédera aux calculs politiques à courte vue. Il demandera la protection de l'Assyrie contre le roi d'Aram et le roi d'Israël, livrant Juda à l'Assyrie et se réduisant à l'état de vassal : « je suis ton serviteur et ton fils », écrit-il au roi d'Assyrie (2 R 16, 7 ; voir 5-16). Ce sont les termes propres de la relation du roi de Juda avec Dieu. C'est une forme de trahison de l'élection. Ainsi, au lieu de consentir à une foi qui serait une remise entière de soi à Dieu, Achaz donne sa foi et s'aliène à un roi étranger qui n'a que faire de lui ni de son pays. C'est sidérant, mais cela illustre bien que le refus de croire dans une situation menaçante conduit à livrer sa foi à de faux-dieux sous une forme de servitude sans vrai salut.

Avec l'histoire d'Achaz, il est clair que l'alternative de l'homme ne se joue pas entre croire et ne pas croire, mais entre croire en Dieu et croire en de vains secours. Achaz avait le choix entre mettre sa foi en Dieu et aliéner sa crédulité au roi d'Assyrie.

## **II. Les évangiles : de la foi confiance à la confession de foi**

### **La foi de ceux qui ont recours à Jésus pour une guérison**

Dans les évangiles synoptiques, des personnes exposées à une maladie ou un péril, des marginaux et des étrangers, s'adressent à Jésus avec une grande audace et confiance pour le supplier de les guérir ou de guérir l'un de leur proche. À plusieurs reprises, Jésus est édifié, bouleversé, voire retourné, par la foi ainsi exprimée<sup>4</sup>. Assurément, il s'agit encore d'une foi intéressée et très imparfaite en comparaison de l'identité de Jésus dans le dessein de Dieu. Toutefois, dans ce type de rencontres, Jésus ne paraît pas préoccupé de l'aspect « doctrinal » de la foi, alors qu'il l'est bien dans les dialogues avec ses disciples. Face aux suppliants, aux étrangers et aux marginaux, Jésus loue ou fait advenir une foi totale qui est une remise de soi entière et sans réserve. Il est édifié par l'attitude qui consiste à s'en remettre totalement à un ultime recours, en étant sûr que l'exaucement est possible si l'on jette toute sa vie dans la demande.

Considérons un récit marcieu où les disciples ont dû constater leur impuissance, par manque de foi, tandis que le suppliant est interpellé dans l'hésitation de sa foi :

---

<sup>4</sup> Voir Mc 2, 5 ; 5, 34-36 ; Mt 8, 10 ; 15, 28.

<sup>17</sup>Quelqu'un de la foule lui dit : « Maître, je t'ai apporté mon fils qui a un esprit muet. <sup>18</sup>Quand il le saisit, il le jette à terre, et il écume, grince des dents et devient raide. Et j'ai dit à tes disciples de l'expulser et ils n'en ont pas été capables » <sup>19</sup>« Engeance incrédule, leur répond-il, jusques à quand serai-je auprès de vous ? Jusques à quand vous supporterai-je ? Apportez-le-moi. » <sup>20</sup>Et ils le lui apportèrent. Sitôt qu'il vit Jésus, l'esprit secoua violemment l'enfant qui tomba à terre et il s'y roulait en écumant. <sup>21</sup>Et Jésus demanda au père : « Combien de temps y a-t-il que cela lui arrive ? » - « Depuis son enfance, dit-il ; <sup>22</sup>et souvent il l'a jeté soit dans le feu soit dans l'eau pour le faire périr. Mais si tu peux quelque chose, viens à notre aide, par pitié pour nous. » <sup>23</sup>« Si tu peux !... reprit Jésus ; tout est possible à celui qui croit. » <sup>24</sup>Aussitôt le père de l'enfant de s'écrier : « Je crois ! Viens en aide à mon peu de foi ! » <sup>25</sup>Jésus, voyant qu'une foule affluait, menaça l'esprit impur en lui disant : « Esprit muet et sourd, je te l'ordonne, sors de lui et n'y rentre plus. » <sup>26</sup>Après avoir crié et l'avoir violemment secoué, il sortit, et l'enfant devint comme mort, si bien que la plupart disaient : « Il a trépassé ! » <sup>27</sup>Mais Jésus, le prenant par la main, le releva et il se tint debout. <sup>28</sup>Quand il fut rentré à la maison, ses disciples lui demandaient dans le privé : « Pourquoi nous autres, n'avons-nous pu l'expulser ? » <sup>29</sup>Il leur dit : « Cette espèce-là ne peut sortir que par la prière. » (Mc 9, 17-29)

Si l'on met en rapport le dialogue initial et le dialogue final avec le récit intermédiaire, c'est en raison de leur incrédulité, de leur défaut de foi, que les disciples ont été incapables de chasser l'esprit mauvais. S'ils avaient eu la foi, leur injonction ou leur prière auraient-été efficaces (Mc 9, 29 ; Mt 17, 20). L'événement comporte une leçon pour les disciples : à l'heure qu'il est, leur foi est dérisoire et impuissante. Cela dénonce aussi une confusion implicite sur la foi, partagée par les disciples et par le père : la foi n'est pas un pouvoir dont on pourrait disposer comme par magie. Elle n'est pas un pouvoir autonome. Elle est un acte de totale dépendance.

Par contraste, le suppliant est édifiant. Certes, il ne l'est pas de prime abord. La façon dont il raconte sa première tentative auprès des disciples laisse entendre qu'il leur a donné un ordre d'expulsion, comme si cela était en leur pouvoir. Il est tributaire de la même confusion dont témoignent à leur tour les disciples dans le dialogue final avec Jésus. La désolation de Jésus devant cette « engeance incrédule » inclut probablement les disciples, le père et la foule.

Ensuite, la première requête du suppliant envers Jésus paraît plus désespérée que croyante : « si tu peux quelque chose... », dit-il à Jésus. La première demande n'a pas la qualité propre de la foi qui consiste à se jeter entièrement dans la confiance. Elle présente toutefois la vertu propre d'en appeler à la compassion de Jésus. L'homme ne se place plus en position de commander, comme avec les disciples, mais de susciter la pitié. Il combat déjà lui-même l'esprit qui possède son enfant, puisqu'il revendique son rôle de père,

contre l'esprit qui veut « perdre » l'enfant. Il dit « nous » en pleine solidarité avec son enfant<sup>5</sup>.

La correction de Jésus : « tout est possible à celui qui croit », met tout l'accent sur le sujet croyant. Pour entrer dans le domaine où tout est possible, il faut donc entrer dans un croire absolu, sans délimitation objective<sup>6</sup>. C'est un acte de foi ouvert sur l'amplitude inconnue de l'action de Dieu. Une fois repris par Jésus, l'homme devient impressionnant de lucidité et de foi. Maintenant, la foi exprimée est totale et elle ouverte sur l'impossible : « Je crois ! Viens en aide à mon peu de foi ! ». L'homme s'engage totalement en son propre « je ». Il se jette dans la foi, tout en reconnaissant son vrai problème : le défi de croire éperdument dans sa détresse.

Ce récit éclaire le caractère spécifique de la foi de ceux qui placent toute leur attente de salut immédiat en Jésus. C'est une foi par laquelle le suppliant met toute sa confiance dans le secours de Jésus, sans retenue. Dans des situations humainement désespérée, c'est l'entière et l'audace de la foi qui déclenchent la puissance de guérison et de salut émanant de Jésus<sup>7</sup>.

Dans une telle foi, nous retrouvons quelque chose de la foi d'Abraham : remise entière de son attente et de son besoin. Abraham le vivait directement à l'égard de Dieu, moyennant une promesse et un signe. Ceux qui supplient Jésus s'adressent à lui comme à un prophète thaumaturge, dépositaire d'un pouvoir divin. En termes de foi objective, cela demeure en-dessous de l'identité réelle de Jésus dans le dessein de Dieu. Toutefois, pour le tout-venant, la rectitude objective de la foi ne saurait prévaloir, spécialement avant Pâques. Jésus relève et loue directement l'entière implication du sujet dans sa demande, où il engage toute son attente avec la confiance d'une réponse possible.

### **La confession de foi de Pierre vers Césarée de Philippe**

Tandis que Jésus ne cherche pas à objectiver la foi de ceux qui s'approchent de lui pour demander une guérison, il enseigne et questionne ses disciples pour les acheminer vers le contenu tout à fait singulier de sa messianité, son identité de Christ. Avant Pâques, l'objet de la foi naissante demeure en deçà de l'annonce christologique (le « kérygme ») proclamé à partir de la Pentecôte. Toutefois, l'éveil des disciples à la foi inclut un apprentissage de la messianité humble et souffrante de Jésus. De prime abord, un tel

---

<sup>5</sup> Voir Camille FOCANT, *L'évangile selon Marc*, Paris, Cerf, CBNT 2, 2004, p. 344-353.

<sup>6</sup> Dans une réflexion seconde, il convient de soutenir qu'il existe des délimitations objectives du possible et de l'impossible, qu'il appartient à la philosophie et à la théologie de discerner, selon diverses instances de jugement ; voir Emmanuel DURAND, « God's Power and the Impossible: Who Delineates them? », à paraître dans *Nova & Vetera* (English Ed.)

<sup>7</sup> La tradition théologique apportera ici une distinction importante entre la foi dogmatique et le charisme de foi ; selon CYRILLE DE JERUSALEM, *Catéchèse baptismale*, V, 10-11.

enseignement n'est pas reçu, mais il est livré par anticipation et il sera intégré plus tard, à partir de l'événement pascal. Bien qu'il existe un saut considérable de la foi prépascale à la foi pascale, il y a aussi un fin trait d'union par la préparation des disciples à un dénouement non triomphant de la messianité de Jésus.

Considérons la confession de foi de Césarée, avec sa dialectique étonnante entre reconnaissance et tentation :

<sup>27</sup>Jésus s'en alla avec ses disciples vers les villages de Césarée de Philippe, et en chemin il posait à ses disciples cette question : « Qui suis-je, au dire des gens ? » <sup>28</sup>Ils lui dirent : « Jean le Baptiste ; pour d'autres Élie ; pour d'autres, un des prophètes. » <sup>29</sup>« Mais pour vous, leur demandait-il, qui suis-je ? » Pierre lui répond : « Tu es le Christ. » <sup>30</sup>Alors il leur enjoignit de ne parler de lui à personne. <sup>31</sup>Et il commença de leur enseigner : « Le Fils de l'homme doit beaucoup souffrir, être rejeté par les anciens, les grands prêtres et les scribes, être tué, et, après trois jours, ressusciter » ; <sup>32</sup>et c'est ouvertement qu'il disait ces choses (*parrèsiai ton logon elalei*). Pierre, le tirant à lui, se mit à le morigéner. <sup>33</sup>Mais lui, se retournant et voyant ses disciples, admonesta Pierre et dit : « Passe derrière moi, Satan ! car tes pensées ne sont pas celles de Dieu, mais celles des hommes ! » (Mc 8, 27-33)

À la question initiale : « Qui suis-je, au dire des gens ? », les réponses rapportées par les disciples sont tâtonnantes et inexactes, mais elles intègrent du moins Jésus dans le dessein de Dieu, car elles l'identifient à l'un des acteurs-clés de l'histoire du salut : Jean-Baptiste, Élie, l'un des Prophètes.

De ses disciples, Jésus attend maintenant une réponse et une décision personnelles. Il n'a jamais demandé « qui suis-je ? » à ceux qui s'adressaient à lui pour une guérison. L'exigence d'une telle question, portant directement sur l'identité de Jésus, est réservée à ceux qui le suivent déjà depuis quelque temps. De façon courante, les disciples lui donnent simplement le titre de « Maître » (*didascalos*), comme le fait aussi le tout-venant lorsqu'il s'adresse à Jésus.

La réponse de Pierre jaillit donc comme une percée. Il confesse Jésus comme Christ. Cela revient à lui reconnaître un rôle unique et définitif dans l'accomplissement du dessein de Dieu. Il est probable que, pour Pierre, cette mission concerne en premier lieu la restauration d'Israël. Il reconnaît en Jésus le messie royal. Avec une telle déclaration, Pierre s'engage aussi totalement et mise sa vie sur Jésus. Il est passé de l'admiration et du compagnonnage à la foi comme adhésion totale à la personne de Jésus.

Émanant de Jésus, la menace ou l'ordre sévère de n'en rien dire à personne peut avoir deux sens, non exclusifs l'un de l'autre : l'heure d'une proclamation au-delà du cercle des disciples n'est pas venue et la signification du titre de Christ prête gravement à confusion.

Alors que Pierre vient d'identifier Jésus comme Christ, celui-ci donne un sens singulier et décalé au titre qu'il vient de recevoir. Jésus enseigne un nouveau contenu. Tandis que Pierre le désigne comme Christ, Jésus se désigne comme Fils de l'homme. De plus, il qualifie ce titre par ses souffrances et son rejet à venir, avant son relèvement. L'identité de Jésus comme Fils de l'homme relève ainsi d'un autre profil que celui du messie royal. C'est une identité à remplir par ce qui reste encore à venir et que Jésus anticipe. Jésus fait ainsi muter le titre de Christ en lui donnant un contenu déconcertant, d'abord marqué par le rejet et la souffrance.

Ainsi, à partir de la confession de Pierre, Jésus aura énoncé la parole avec une assurance frappante et un contenu inédit (Mc 8, 32 ; cf. 2, 2). La parole en question est désormais le *logos* de la croix, celle que les disciples eux-mêmes doivent porter lorsqu'ils suivent Jésus (Mc 8, 34).

À peine Pierre a-t-il misé sa vie sur Jésus comme Christ, il est scandalisé par le gouffre entre sa représentation du Messie et le renversement annoncé par Jésus. « Écartelé entre les idées qu'il a reçues sur le Messie, et celui que vient de lui décrire Jésus, Pierre va "sortir" de sa foi, en essayant de faire "sortir" Jésus de sa vraie messianité<sup>8</sup> ». Pierre se montre de prime abord incapable d'assumer le profil concret que Jésus anticipe et dévoile : le rejet, les souffrances, la mort et un mystérieux relèvement. Devant tous, Pierre est renvoyé, non pas au rang tolérable des opinions approximatives, mais bien plus loin, dans l'orbite insupportable du Tentateur.

Autour de la confession de Pierre se dégagent de nouveaux paramètres de la foi. À l'égard de ses disciples, Jésus soulève la question de son identité. L'objet de la foi acquiert une importance qu'il n'avait pas jusque-là. Lorsqu'il confesse Jésus comme Christ, Pierre s'engage entièrement et mise sa vie sur lui, d'une façon comparable à la foi exprimée par Abraham. Mais le scandale portant sur l'objet de la foi, le profil d'une messianité inversée, fait aussitôt sortir Pierre de sa foi naissante et le situe aux côtés du Tentateur. Ici, la confiance entière et de l'adhésion totale du sujet de la foi se heurtent et se mesurent d'une façon nouvelle à la vérité pratique de l'objet de la foi.

### **L'incrédulité vaincue de Thomas : le refus du témoignage privé de signes**

Passant des Synoptiques au quatrième évangile, les contours de l'acte de croire se dessinent encore plus nettement. Intervient chez Jean une différence marquée entre croire à cause des signes ou croire en vertu simple témoignage de la parole. À défaut de croire le témoignage que Jésus rend par sa parole, les opposants ou les disciples devraient

---

<sup>8</sup> Alphonse MAILLOT, art. « foi », *Dictionnaire encyclopédique de la Bible*, p. 485-500, ici 490.

au moins croire à causes des œuvres qu'il accomplit (Jn 10, 25.38 ; 14, 11). Plus que les signes, les œuvres comportent un témoignage, car elles renvoient au Père qui agit avec Jésus, voire en lui. Les œuvres demeurent toutefois une possibilité dérivée et imparfaite par rapport au témoignage par excellence de la parole.

Les signes ont seulement une fonction indicative de la gloire, à laquelle on accède par la foi seule. Les disciples sont censés faire un bon usage des signes (Jn 2, 11). Néanmoins, le plus souvent, la foi dans les signes demeure superficielle et elle ne dure pas (2, 23-25). Ceux qui demandent des signes ne croiront pas pour autant (4, 48 ; 6, 30). Même lorsque les signes se multiplient, certains ne veulent pas croire (10, 37). Cependant, au terme du quatrième évangile, les signes changent de statut lorsqu'ils ont été sélectionnés et mis par écrit. Ils sont alors transmis comme un témoignage favorable à la foi (Jn 20, 30-31).

Seule la foi en la parole de Jésus inscrit durablement ses disciples dans la foi. Au lieu de demander des signes, il faut croire à la parole de Jésus (Jn 4, 50.53). C'est sa parole qui ouvre l'accès à celui qui l'a envoyé (5, 24). À l'inverse, le refus de croire en Jésus dénonce la prétention de posséder la parole de Dieu (5, 38). Les Écritures elles-mêmes sont relatives à la parole de Jésus, comme le témoignage supérieur rendu au Père qui l'envoie (5, 47). À l'opposé des consommateurs de signes, Pierre est hardi dans sa foi parce que Jésus a les paroles de la vie éternelle (6, 68-69). En revanche, les « Juifs » refusent de reconnaître que Jésus dit la vérité (8, 45-47).

Après Pierre, l'aveugle-né va bien au-delà du signe que comporte sa guérison, pour croire au Fils de l'homme lorsque Jésus s'identifie comme tel devant lui (9, 35-37). Cet homme est le parfait exemple du croyant qui, tout en étant bénéficiaire d'un signe fort, croit en Jésus en raison de sa parole.

Après Pâques, deux figures de croyant se dégagent : celle du disciple bien-aimé et celle de Thomas, l'incrédule. Au tombeau, la foi du disciple bien-aimé est totale et entière, mais son objet n'est pas spécifié. À ce stade, les signes sont bien peu de choses et ils demeurent très ambigus : le tombeau vide, le suaire et les linges. Ce sont plutôt les reliques de la mort que les signes positifs de la résurrection. L'hypothèse la plus plausible, dont Marie de Magdala est l'auteur, consiste dans l'enlèvement du corps. Il n'y a donc pas de proportion entre ce que le disciple bien-aimé constate et ce qu'il croit.

Il faut attendre l'affrontement à l'incrédulité de Thomas pour recueillir sur ses lèvres la confession de foi déterminée qui scelle tout l'évangile de Jean.

<sup>24</sup>Or Thomas, l'un des Douze, appelé Didyme, n'était pas avec eux, lorsque vint Jésus. <sup>25</sup>Les autres disciples lui dirent donc : « Nous avons vu le Seigneur ! » Mais il leur dit : « Si je ne vois pas dans ses mains la marque des clous, si je ne mets pas mon doigt dans la marque des clous,

et si je ne mets pas ma main dans son côté, je ne croirai pas. »<sup>26</sup>Huit jours après, ses disciples étaient de nouveau à l'intérieur et Thomas avec eux. Jésus vient, les portes étant closes, et il se tint au milieu et dit : « Paix à vous. »<sup>27</sup>Puis il dit à Thomas : « Porte ton doigt ici : voici mes mains ; avance ta main et mets-la dans mon côté, et ne sois plus incrédule, mais croyant. »<sup>28</sup>Thomas lui répondit : « Mon Seigneur et mon Dieu ! »<sup>29</sup>Jésus lui dit : « Parce que tu me vois, tu crois. Heureux ceux qui n'ont pas vu et qui ont cru. » (Jn 20, 24-29)

L'acte de foi de Thomas est rendu possible par la démarche du Ressuscité qui vient recueillir la confession de foi – toujours en suspens dans l'évangile de Jean – justement sur les lèvres de l'incrédule : « Mon Seigneur et mon Dieu ». C'est la seule confession de foi du quatrième évangile qui est à la hauteur du Prologue, où Jésus a reçu le titre de *theos* (sans l'article qui demeure réservé au Père).

Ce qui retient Thomas de croire n'est pas rien. Ses entraves ressemblent à ce qui fait obstacle pour tant d'hommes et de femmes en tout temps. D'une part, l'affrontement à la mort. La souffrance en excès d'avoir vu un proche, Jésus, trahi, torturé, crucifié, anéanti... perdant ainsi tout espoir de nouveauté et de paix. D'autre part, quelque chose comme un orgueil blessé, replié sur soi, sur ses propres instances de contrôle et de vérification.

Tout en permettant à Thomas d'être affronté à son manque de foi et à son isolement, le Ressuscité recrée à neuf sa foi, presque à partir de rien, si ce n'est le consentement de Thomas à se heurter à son manque de foi. Ici, la foi n'est pas le simple prolongement d'une aptitude à croire, d'une disposition crédule, mais un retournement, une conversion que le Ressuscité opère en maître.

« Heureux ceux qui n'ont pas vu et qui ont cru », car personne ne croit simplement à partir d'une évidence sensible, comme l'exigeait follement Thomas. Les disciples sont tous tributaires d'une chaîne de témoignage, qui remonte au Père lui-même. C'est précisément la dépendance filiale et fraternelle de la foi que Thomas a refusée. Il a commis le péché d'incrédulité en congédiant le témoignage de ses frères. Il a voulu croire en fonction d'un constat sensible autonome, d'une évidence indubitable.

Le renversement de la foi n'est pas tributaire de ce que Thomas aurait pu changer par lui-même, mais de la nouveauté apportée par le Ressuscité lui-même : sa présence, en dépit des portes closes et d'une situation fermée ; le don de la paix caractéristique du mode d'être de Jésus parmi les siens ; le commandement net et décisif (« mets ton doigt », « avance ta main ») ; une déclaration en forme de libération et de recreation (« [sois] croyant »). La foi pascale apparaît ainsi comme une victoire sur l'incrédulité et ses motifs, tout comme la Résurrection laisse derrière elles les liens de la mort, le suaire et les bandelettes. L'incrédulité initiale de Thomas révèle en fin de compte combien l'entrée

dans la foi est un combat, une conversion et une victoire. Non pas la victoire du sujet croyant, qui serait affronté seul à une décision à poser devant l'objet de sa foi, mais la victoire de Jésus ressuscité auprès du croyant au milieu de ses frères.

Le refus du témoignage est insensé, car c'est le seul chemin fiable qui soit durablement offert aux disciples pour croire. Les signes passent ou sont passés. Une génération de croyant reçoit le témoignage de ceux qui la précèdent. La chaîne des témoins est un présupposé du don actuel de la foi par le Ressuscité lui-même.

La perfection objective de la confession de foi qui monte sur les lèvres de Thomas : « Mon Seigneur et mon Dieu » ne supprime pas l'imperfection subjective de son cheminement vers la foi. « Heureux ceux qui n'ont pas vu et qui ont cru ». Si l'on tient compte de l'intertextualité entre Luc et Jean, la béatitude de ceux qui croient sans voir rappelle l'exclamation d'Élisabeth devant Marie : « Bienheureuse celle qui a cru... » (Lc 1, 45). Marie a cru en l'accomplissement de ce qui lui a été dit par l'envoyé de Dieu. Elle a cru par la médiation du témoignage, le signe intervenant seulement de surcroît.

### **Conclusion : quelques traits caractéristiques de la foi biblique**

Élisabeth déclare Marie bienheureuse parce qu'elle a cru. Comme Abraham, elle a cru en la promesse de Dieu. Toutefois, à la différence d'Abraham, elle n'a pas emprunté des raccourcis humains. Tout entière mobilisée et exposée à l'équivoque de concevoir avant l'heure, Marie s'est remise entièrement à Dieu par sa foi. Elle s'est jetée de façon entière dans la foi en Dieu. Cependant, Marie ne le fait pas de façon aveugle, car elle répond ainsi à la révélation qui lui est faite concernant le Fils. Il y a donc un accord, dans la foi de Marie, entre la plénitude subjective de l'attitude de foi et la plénitude objective de l'acte de foi. Cet accord est rare parmi les disciples de Jésus et ne se rencontre probablement pas avant la Pentecôte. À cet égard, Marie est clairement pionnière de la foi.

De la Nativité à la Croix, la foi de Marie est affrontée à des étonnements, des incompréhensions et d'immenses défis. Elle croît dans sa foi, jusqu'à l'obscurité des trois jours du tombeau, en attente de l'accomplissement de la promesse de Dieu. Jusque-là, Marie est demeurée « celle qui a cru en l'accomplissement de ce qui lui a été dit de la part du Seigneur » (Lc 1, 45). Dès l'Annonciation, sur l'arrière-fond d'une situation humainement risquée, Marie paraît bien posséder l'essence de la foi pascale. Très vite, dans le contexte de la Nativité et de la Présentation au Temple, l'ombre de l'épreuve se confirme de façon sensible dans la foi de Marie. Dès l'origine, le caractère coûteux et risqué de la foi de Marie est nettement marqué.

Au terme de ce parcours, reconnaissons combien il est rare de trouver conjointe la plénitude subjective de la foi, comme entière remise de soi, et la plénitude objective de

la foi, comme identification de celui (Dieu ou le Christ) qui est cru. À divers stades du compagnonnage avec Jésus, les apôtres Pierre et Thomas sont des figures saisissantes de foi admirable et d'inadéquation relative. Assurément, la foi qualifiée comme remise entière de soi à la promesse de Dieu n'est pas à la portée de notre vécu existentiel tous les jours. Il faut distinguer la perfection de l'acte de foi, dans des situations qui exigent de franchir un seuil, et le quotidien de l'endurance dans la foi. Cela oriente vers la distinction entre la foi comme acte et la foi comme vertu.

Seule Marie paraît avoir été exemplaire dans sa foi, y compris dans les phases d'incompréhension objective. La foi d'Abraham en la promesse de Dieu a inauguré le régime de l'Alliance. Abraham était Israël. Sa foi primordiale fut la plénitude séminale de la foi d'Israël dans l'histoire. Pareillement, la foi de Marie est séminale et exemplaire au seuil de la Nouvelle Alliance. La foi de Marie à l'Annonciation contient en germe la plénitude de la foi ecclésiale, à déployer et à spécifier tout au long de la carrière de Jésus, en phase avec chacune des étapes de sa révélation, avant et après Pâques. Cela est si vrai que, durant les trois jours du tombeau, toute la foi naissante des disciples a fondu comme neige au soleil. Seule demeure ferme la foi de Marie. Cela signifie qu'à nouveau, comme à l'Annonciation, toute la foi de l'Église est contenue dans la foi unique de Marie.

De la mise en perspective de ces quelques figures de croyants, se dégagent certains traits caractéristiques de la foi biblique :

- La foi est un acte de remise totale de soi-même à Dieu qui donne sa promesse ou sa parole comme la médiation d'une alliance.
- La foi est demandée dans des situations fermées, sans dénouement humain à la hauteur de la promesse de Dieu.
- Lorsque l'être humain refuse de mettre sa foi dans la parole ou la promesse reçues de Dieu, il se jette dans des substituts de salut qui se réduisent le plus souvent à des aliénations.
- Pour celles et ceux qui sont étroitement associés à l'œuvre de Dieu, la foi n'est pas seulement totale remise de soi, mais aussi ajustement et adhésion à Celui qui est cru. La vérité objective de l'adhésion qualifie alors l'intensité de la confiance et de l'abandon.
- Tant la promesse que l'identité qui sont offertes à la foi tiennent de l'inédit, si bien que la foi implique un saut dans l'inconnu, l'acceptation d'une aventure incontrôlable.
- Une telle foi ne va pas de soi. Elle exige du croyant qu'il reconnaisse le dépassement de ses propres ressources en termes de croyable disponible. C'est une conversion.

– Dès avant Pâques, une telle foi est foncièrement d'essence pascale, car elle dépasse l'ordre humain du possible pour se jeter dans le champ des possibles de Dieu.

– Les signes peuvent entrer dans une pédagogie orientée vers la foi, mais celle-ci exige à un moment donné une parole reçue dans le dénuement du témoignage.

Emmanuel Durand OP